



Un corps de marionnette au visage de momie. PHOTO BLANDINE SOULAGE

Josef Nadj, mémoires enchantées

Dans un cabinet de curiosités minuscule, le chorégraphe danse le très beau «Mnémosyne», en écho à son exposition de photographies.

On imagine toujours qu'on est quelque part dans le passé et qu'il pleut dehors, sur les plaines détrempées d'Europe de l'Est. On imagine qu'à l'intérieur, les personnages habitent des murs étriqués un peu craqués et des costumes Magritte un peu trop grands. On imagine aussi que les yeux de leurs chiens reflètent leurs propres gouffres et qu'ils s'adonnent à des tâches minuscules, répétitives, comme pour nous dire qu'ils ont pris acte du fait que l'existence humaine est un puits sans fond d'absurdité. Et pourtant, les petits mondes de Josef Nadj ont toujours quelque chose d'enchanté, avec leurs corps d'automates sortis d'un film d'animation tchèque de l'entre-deux-guerres ou d'un labyrinthe de Kafka. En particulier cet univers-là, celui de *Mnémosyne*, dont le cadre vintage semble avoir été inventé pour que ce grand chorégraphe aux gigantesques cernes l'habite de sa stature.

Le cadre est celui du tout petit gradin sur lequel nous sommes assis, face à une scène miniature, dans un théâtre de poche aux murs noirs, installé dans cette immense bâtisse qu'est le Quartz, Scène nationale de Brest. Et c'est tout l'imaginaire des anciens théâtres de papier ou de Guignol qui surgit lorsque Nadj apparaît dans son antique costume noir élimé, le visage masqué de bandelettes blanches. Soigneusement, son corps de marionnette, bien trop massif pour un si petit écrin, est installé sur une chaise une autre marionnette, un

vrai pantin cette fois, son double inerte autour duquel il compose un bestiaire: il y a cette grenouille séchée, sans doute aplatie par un pneu de voiture slave, une bête emmaillottée comme une momie, et là un oiseau empaillé. La solitude est le personnage principal de ce cabinet de curiosités.

Plus tard, on comprendra ce que l'homme en costume fabrique ainsi, à entrer et sortir de cette micropièce pour y accumuler ses jouets. Il compose en fait le décor de la photographie qu'il prendra en toute fin de spectacle – une performance de vingt minutes –, puis qu'il laissera s'imprimer en grand sur le petit rideau qui se ferme. Plus tard aussi, en sortant de cette *camera obscura*, le spectateur découvrira d'autres photos, non plus directement issues du spectacle mais du travail de plasticien que Josef Nadj mène depuis des années autour des matières, inertes et vivantes. L'ensemble forme donc *Mnémosyne*, du nom de la déesse de la mémoire chez les Grecs, et comme la mémoire elle-même, c'est une œuvre à plusieurs tiroirs. L'un nous propulse donc dans un autre temps du théâtre, quand les spectacles miniatures avaient valeur de divertissement populaire. L'autre nous catapulte dans un passé immédiat, en photographiant la scène qui vient d'advenir. Un dernier nous renvoie trente ans en arrière, époque où la France découvrait les fondamentaux les plus puissants du travail de Nadj, que l'artiste semble ici revisiter.

ÈVE BEAUVALLET

Envoyée spéciale à Brest

MNÉMOSYNE de JOSEF NADJ

Du 27 mars au 6 avril à Charleroi (Belgique),
du 16 au 21 avril au CentQuatre, Paris, du
26 avril au 10 mai à la Filature, Mulhouse,
puis au festival Paris Quartier d'Été.